

LA SEMAINE A BRUXELLES.

C'est donc une chose certaine et inévitable : la bonne ville de Bruxelles, en Brabant, vit en ce moment ses derniers jours. Désormais, les habitants ne sont plus réveillés par les chants du coq, mais par les appels des crieurs qui, dès l'aube, traversent les rues en annonçant leurs brochures : *Le 13 juin ou la Fin du monde*. D'abord, on se refuse à y croire : c'est le printemps ; le soleil est large et clair, les lilas frissonnent là-bas, dans le jardin, et leur odeur arrive à travers les croisées ouvertes. Tout chante le renouveau, l'espoir et les moissons lointaines. Cependant, la voix de la rue a repris plus fort et recommence ses boniments sur un ton de prophétie : *Le 13 juin ou la Fin du monde*.

Les gens arrivent au seuil de leurs portes et regardent, épouvantés, en songeant aux envoyés célestes entrés dans Sodome ; les passants n'osent plus se retourner, par peur d'être changés en statues de sel ; et chacun se demande si ces marchands de brochures prophétiques ne sont pas des anges en bourre-terrois.

En tous cas, le doute n'est plus possible, et tous se sont bien convaincus que la ville subira à son tour et prochainement le sort des cités maudites : mais le découragement est si unanime qu'on ne songe même pas à confectionner des parapluies de fer ou de tôle pour s'abriter contre les pluies de soufre ; les Maisons du Bon Coin elles-mêmes ont perdu cette belle occasion de réclamer. On assure pourtant qu'on essaie en ce moment des coffres-forts pour doctrinaires, qui pourraient les contenir, eux et leur famille, et seraient complètement à l'abri du feu.

A part cela, le découragement est grand : quelques marchands croient se sauver en affichant aux vitrines des annonces démocratiques dans le goût de celle-ci : tête de veau pressée pour soirée ; ou bien : choix de blouses de cérémonie. Beaucoup de coiffeurs, de leur propre mouvement, vous arrangent les cheveux en accroche-cœurs et vous appellent Alphonse. D'autres habitants commencent à émigrer ; les marchands de gants sont obligés de renoncer à la vente d'un article aussi essentiellement aristocratique. Ils se rendent au Congo. Il paraît que les nègres adopteront les gants de veau, qui ne jurent pas avec le costume national qu'ils sont décidés à garder. Quelques-uns de nos meilleurs peintres sont dans l'intention de s'adonner au tatouage ; c'est le seul genre de peinture qui peut espérer des commandes officielles dans le nouvel Etat. Et comme les articles littéraires seront certainement défendus, on assure que les critiques du bel air s'établiront comme « écrivains publics » pour la correspondance amoureuse des nouvelles couches.

Seuls, les garde-civiques résisteront jusqu'au bout, et c'est pour cela que, tous les dimanches, ils font des courses folles, des contre-marches effrénées dans les plaines environnantes, avec les musiques en tête qui leur jouent des marches guerrières.

Ils savent maintenant s'aligner comme des caniches, jonglent avec leurs fusils, se font le cœur dur pour aiguiser leurs baïonnettes, et prennent la poudre de riz de leurs femmes pour s'exercer au tir dans leurs jardins.

Beaucoup d'entre eux couchent en uniforme et ont pris leur cartouchière pour porte-monnaie habituel. Histoire de se militariser et d'être bien aguerris le jour où entrèrent les barbares, les barbares qui vont venir du lointain pays flamand et du pays borain.

La garde-civique veut mourir à son poste, bien qu'elle sache vaine toute espérance de succès. C'est si vrai que les gardes se laissent pousser la barbe, ne voulant pas la faire faire avant de savoir si leurs têtes leur appartiendront. N'ayant pas confiance dans leurs fusils avec lesquels ils n'ont jamais tiré, ils achètent des révolvers pour se brûler la cervelle devant l'ennemi.

Car l'ennemi est là-bas ; il organise ses bandes dans tous les villages pour l'occupation du 13 juin, et voici qu'un journal a même raconté dans quel ordre il prendra possession de la ville : Les ouvriers de chaque rue ou de chaque « coron » rangés par rang de huit hommes seront menés par un caporal qu'ils ont choisi. Le caporal aura sur la manche droite de sa veste un galon de laine rouge, — rouge, couleur de sang !

Les manifestants de chaque localité précédés d'un cartel seront dirigés par un sergent, élu par les caporaux, qui devra s'occuper de tous les détails du voyage. Le sergent portera deux galons à la manche droite de son paletot et deux galons rouges à sa coiffure. Aucun ouvrier ne pourra quitter les rangs sans permission, car le sergent et les caporaux sont responsables de l'ordre et de la conduite des hommes de leur commune.

Des sergents, des caporaux, des galons rouges, c'est donc une autre garde-civique que nous allons voir parader, et dès lors je m'explique pourquoi l'ancienne garde-civique celle de la ville, dont les majors ont des panaches, de la ferblanterie et du ventre, y met tant de zèle et d'entrain. C'est à qui fera le mieux l'exercice dans les rues. Il s'agit tout au plus d'un prix de défilé.

Ainsi on a bien tort de s'alarmer et de tout prendre au tragique : les ouvriers viendront à Bruxelles, pourquoi pas ? Est-ce que ce n'est pas leur ville, à eux aussi ? Est-ce que ce n'est pas la capitale de leur terre maternelle ?

Ils iront au Palais, comme la Fédération Libérale y est allée, comme les bourgmestres y sont entrés, lors du fameux Compromis des Communes.

On peut se demander s'il n'y aura pas quelque chose de touchant dans cette démarche de tout un peuple allant vers son prince, comme vers le médecin qui doit le guérir.

Oui ! le peuple est malade. Qu'on le reçoive comme tel, avec des égards dans les dispositions de police qu'on prendra et des pitié dans les regards dont ils se sentiront entourés.

Et cela vaudra mieux pour le salut du peuple et du pays que de croire se sauver soi-même en lui donnant — selon la sublime expression de Vallès — des pilules de fer par le tube des fusils.